

**Amérique latine**  
**Stupeur et tremblements**  
*La distancia más larga, Venezuela / Espagne*  
*Workers, Mexique / Allemagne*  
*Azul y no tan rosa, Venezuela / Espagne*

Pierre Ranger

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (2013). Compte rendu de [Amérique latine : stupeur et tremblements / *La distancia más larga*, Venezuela / Espagne / *Workers*, Mexique / Allemagne / *Azul y no tan rosa*, Venezuela / Espagne]. *Séquences*, (287), 22–23.

## Amérique latine

### Stupeur et tremblements

*Vibrants ! Surprenants ! Passionnants ! Voilà en quelques mots les qualificatifs attribuables aux deux coproductions du Venezuela et de l'Espagne, et à celle du Mexique qui, grâce à leur traitement et à leur thématique, se sont démarquées parmi les nombreux longs métrages représentant l'Amérique latine lors de la 37<sup>e</sup> édition du Festival des films du monde. Au moment de mettre sous presse, il nous était impossible de savoir si ces films seraient distribués ici, mais gardons espoir.*

Pierre Ranger

### La distancia más larga [Venezuela / Espagne]

Parce que la vie est un voyage. Parce que la vie est un chassé-croisé d'événements et de rencontres. Parce que la vie recèle des surprises, des moments d'angoisse, des petits et grands bonheurs. Parce que *La distancia más larga*, c'est tout cela et plus encore.

Film d'exception s'il en est un, le premier long métrage de Claudia Pinto Emperador arrive comme un ovni dans la stratosphère cinématographique et laisse pantois. Son film qui comporte des détails autobiographiques est une œuvre envoûtante à haute teneur émotive et d'une rare beauté esthétique.

À travers le récit poignant d'un petit garçon et de sa grand-mère qui luttent pour survivre et pour faire face à leur propre destin, la scénariste/réalisatrice et également coproductrice traite des thèmes de la vie et de la mort. Plus particulièrement, de deux morts de natures différentes: d'un côté, une mort violente et soudaine, de l'autre, la mort choisie. Au passage, elle établit également le contraste entre la ville chaotique de Caracas au Venezuela, où rythme effréné et violence sont monnaie courante, et la Gran Sabana, la plus vieille chaîne de montagnes sur la planète, qui est aussi un endroit de plénitude et l'un des paradis naturels les plus pittoresques.

Tournée comme un *road movie*, cette coproduction du Venezuela et de l'Espagne séduit, tant par la justesse de ses dialogues que par la beauté de ses images. Alors que l'émotion quasi palpable sous-tend l'intrigue, la nature dans toute sa splendeur l'enjolive. Inoubliables entre autres: les plans du mont Roraima, partie intégrante de la Gran Sabana, avec ses paysages majestueux à couper le souffle. Fait intéressant: *La distancia más larga*, dont le tournage s'est déroulé sur une période de neuf

semaines avec les aléas de la météo, est le premier film de fiction de l'histoire à avoir été réalisé dans ce décor.

Rencontrée au FFM, la cinéaste avoue s'être inspirée de sa propre vie au moment d'écrire le scénario. «Il y a quelques années, après avoir perdu ma mère, j'ai fait un voyage en Amazonie, raconté-elle en entrevue. Je vivais un moment de grande vulnérabilité et cet endroit paradisiaque a été très bénéfique pour faire le deuil. C'est cette expérience qui m'a donné le goût d'en faire un film.»

Elle ajoute avoir demandé à ses acteurs de s'abandonner complètement lors du tournage. «Étant donné que les personnages vivent ces instants de grande fragilité, j'ai demandé aux comédiens de se libérer de toute préoccupation et de ne vivre que l'émotion du moment.»

À cet égard, il faudra saluer au passage les prestations des comédiens, dont le jeu sobre et nuancé de Carme Elias (*Camino, La flor de mi secreto*), criante de vérité dans le rôle de Martina, mais aussi la superbe direction photo et certains cadrages de Gabriel Guerra, la musique ensorcelante du compositeur Vincent Barrière qui appuie la narration, ainsi que le scénario sans failles, et la mise en scène alerte et inventive de Claudia Pinto Emperador. Tout en volupté, son film atteint par moments des états de grâce.

À juste titre, *La distancia más larga* a remporté le Prix Glauber-Rocha pour le Meilleur film de l'Amérique latine au FFM. Par ses nombreuses qualités artistiques, ce long métrage charme, captive et hante le spectateur, longtemps après la projection. Impossible de rester insensible devant un tel spectacle parce que *La distancia más larga*, c'est tout cela et plus encore.





## Workers [Mexique / Allemagne]

La scène d'ouverture est éloquente et laisse présager la suite : assis sur la plage de Tijuana au Mexique, un homme regarde la mer, puis observe une femme et sa petite fille qui s'animent devant lui. Ce long et superbe plan-séquence démontre tout en finesse le regard que pose le protagoniste sur ce qu'il voit et la réflexion qu'il se livre. Même si l'action de *Workers* est lente et le scénario peu bavard, ce film contemplatif n'a pourtant rien



## Azul y no tan rosa [Venezuela / Espagne]

Alors que *La distancia más larga* aborde en périphérie le thème de la violence quotidienne à Caracas (Venezuela), *Azul y no tan rosa* en fait son cheval de bataille, en dénonçant le nombre croissant d'actes homophobes qui sévissent là-bas, et porte une réflexion sur des idées qui en découlent. Le premier long métrage de Miguel Ferrari, acteur et maintenant scénariste-réalisateur, dépeint l'univers de Diego, jeune photographe populaire qui œuvre dans le monde *glamour* de la mode où superficialité et démesure font bon ménage.

d'ennuyant. Bien au contraire. Résumons : Rafael est balayeur depuis trente ans dans la même manufacture d'ampoules électriques mais, en tant qu'immigrant illégal, il n'aura pas droit à une pension. Toute sa vie, Lidia a travaillé comme femme de ménage pour une riche Mexicaine en chaise roulante qui, le jour de sa mort, lègue sa fortune à son lévrier. Rafael et Lidia décident de se battre, tout en douceur, sans que personne ne le sache.

Film social à saveur politique, le premier long métrage de José Luis Valle dévoile la division du travail dans une société qui se dit égalitaire, mais qui ne l'est pas vraiment, et met à l'avant-plan les opprimés. Le réalisateur filme la banalité et l'absurde au travers d'atmosphères particulières dans cette ville aussi monotone que l'existence des personnages, héros de l'ordinaire qui sont à la fois admirables et remplis de sagesse. Ainsi, le récit, qui suit parallèlement les destinées de ces deux travailleurs taciturnes exploités par leur employeur, captive et s'avère des plus révélateurs et ce, particulièrement dans son traitement où les détails priment et les non-dits sont légion. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre qu'avant d'avoir été présenté au FFM, *Workers* a fait le tour de quelques festivals, dont la 63<sup>e</sup> Berlinale et le 41<sup>e</sup> Festival International du Film de La Rochelle, en plus de remporter le prix du Meilleur film mexicain au Festival international du film de Guadalajara. Par ses plans, ses cadrages, sa mise en scène et ses acteurs, ce film minimaliste est tout simplement un pur moment de bonheur.

Un accident tragique vient soudainement assombrir sa vie : Fabrizio, son amoureux, est brutalement assailli par un groupe d'homophobes fanatiques qui le laissent dans le coma. Confronté à ce malheur, Diego doit en plus prendre en charge son fils Armando, un adolescent qu'il n'a pas vu depuis des lustres et qui débarque chez lui de manière impromptue.

Rencontré au FFM, Miguel Ferrari souligne avoir fait ce film pour créer un débat entourant la cause homosexuelle. « Dans certaines régions de l'Amérique latine, l'homosexualité est de plus en plus acceptée, mais pas au Venezuela, dit-il. C'est encore tabou, ce pourquoi il y a tant de préjugés et de violence envers les gays et lesbiennes. » Son film – qui traite en plus d'acceptation, de différences, d'amour et d'amitié – est certes un drame saisissant, mais c'est aussi une comédie loufoque avec des personnages colorés, dont une transsexuelle déterminée et amusante qui rappelle l'univers des films de Pedro Almodóvar, influence majeure pour Ferrari. Est-ce ce mélange de tous les genres qui, malgré tout, a fait de ce long métrage un film populaire au Venezuela ? « Il est difficile de répondre à cette question avec précision, avoue-t-il. Je pense qu'il s'agit d'un film humain qui porte sur ces personnages, sur la famille et sur l'amour en général, et c'est cela qui touche les gens. » Depuis sa sortie en 2012, *Azul y no tan rosa* a tenu l'affiche pendant plus de 26 semaines dans ce pays et poursuit sa route, d'un festival à un autre : d'abord au FFM, puis il sera programmé au Festival Image+Nation. Nous souhaitons un avenir prometteur à ce petit film touchant et accrocheur, qui se veut à la fois un très bon divertissement et un vibrant plaidoyer pour l'amour sous toutes ses formes.